

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Hymne à l'automne / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 164-168

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Hymne à l'automne

Ma sœur, puisque tu aimes tant l'automne, je chanterai la Vierge à l'automne, et aussi ces fruits surnaturels, ces âmes que Dieu cueille pour en faire des réserves de prières et d'apaisement contre toute la colère et la haine des pécheurs, et contre cet orgueil grotesque des gens qui n'ont pas besoin de la foi et pensent se grandir sans elle.

Alors, quand le temps fut venu, le fruit mûrit et tomba. Il y avait si longtemps que le monde l'attendait, mais le monde ne sut pas le voir et le connut à peine, car il est bien vrai, que pour voir la Vierge, il fallait des yeux purs, et le monde n'était pas pur, pas même le peuple de Dieu. Seule Sainte Anne avec Joachim, surent tout le divin qu'il y avait dans ce fruit qui naissait d'eux, déjà dans sa plénitude et sans le ver originel.

C'était comme à l'automne de maintenant, en septembre, quand les jours s'écourtent et que la nuit tombe vite, et que le soir, à la campagne, on voit derrière les vitres la clarté rose de la lampe qu'on allume. On dut bien aussi chez sainte Anne allumer la petite lampe d'huile.

C'était tout comme à l'automne de maintenant, où des feux brûlent dans les champs ; où l'on entend des cloches qui sonnent un peu loin ; où les feuilles se détachent de la branche, volent et tombent ; elles volent un moment, mais toutes, l'une après l'autre rejoignent la terre et redeviennent de la terre ; à l'automne où les bruits s'isolent, s'apaisent, et meurent. Il fallait bien pour la venue de Marie cette douceur d'harmonie de l'automne ; il fallait bien qu'elle vienne quand toutes les choses finissent, elle qui devait porter la Vie.

C'était à cette saison où il y a des jours très beaux ; de ces jours bleus à larges taches d'or dans les buissons ; et aussi de ces jours d'orage, où Dieu écrit dans le ciel des lignes de feux qui se brisent et que les hommes voient mais ne savent pas lire ; où Dieu fait gronder

parfois très fort un peu de son éternité. Mais quand Marie vint au monde, il n'y eut point d'éclair et point de tonnerre ; point de bruit ; rien que le calme ; et personne même de ses voisins ne sut qu'elle n'était pas comme les autres ; à part Anne et Joachim, personne ne connut ce beau fruit mûri à l'ombre et tout doré des feux divins. Le règne de Marie n'étant pas de ce monde, semblablement à celui de son Fils, elle n'eut point de gardes en livrées, ni de perles, ni de richesses, ni de grandes fêtes comme les autres reines, mais le travail de ses parents pour l'élever ; comme joyau, sa conception sans péché ; et pour la servir, des anges.

Donc, quand les neuf mois furent passés, de sainte Anne naquit Marie la Mère de Dieu, en toute simplicité et sans bruit de la terre ; mais il y eut dans l'âme de l'Immaculée de ces choses sublimes qui lui furent données, parce que Marie, dès son commencement, était au but de l'union mystique, et que Dieu ne se cachait point à elle, et qu'il y avait en elle l'Esprit de Dieu qui serait son Epoux ; et parce qu'elle avait la Charité, l'Unité et le Repos, et sa pensée en Dieu qui l'avait faite plus belle que toute la création pour être sa Mère et plus pure que les anges eux-mêmes.

Et tout ce qu'il y avait de divin en elle, portait son fruit ; un fruit mûr qui faisait les délices du Ciel et valait à la terre la délivrance du péché ; et Marie grandissait la plus belle après Dieu, mais sans éclat, car des anges l'entouraient et voilaient dans leurs robes mystiques les rayons d'amour qui partaient de leur Reine vers le trône de la Trinité. Elle grandit toute radieuse dans son âme de lumière céleste, et dans son cœur, tout illuminée de charité.

Mais quand ce fruit de Dieu fut dans son plein, sept glaives le percèrent, et c'est pourquoi l'Eglise, tout près de sa naissance, fête aussi les douleurs de Marie.

Notre Dame des glaives !

Sept glaives qui feront germer sept fruits de sang, car Marie est une immensité de douleurs.

Son « Fiat » fut la brisure. Ayant médité les Ecritures, elle savait que le Messie souffrirait une Passion inexplicable et mourrait d'une mort ignominieuse.

Isaïe, du reste, l'avait prédit :

« Il n'avait ni forme ni beauté pour attirer nos regards,
Ni apparence pour exciter notre amour.
Il était méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleur et connaissant la souffrance
Comme un objet devant lequel on se couvre le visage.
Il était en butte au mépris et nous n'avons fait de lui aucun
cas ;
Mais lui il a été transpercé à cause de nos péchés,
Brisé à cause de nos iniquités.
On le maltraite et lui se soumet à la souffrance,
Et n'ouvre pas la bouche,
Semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie,
Et à la brebis muette devant ceux qui la tondent,
Il n'ouvre point la bouche ».

Quand l'ange attendit de Marie son « Fiat », elle savait déjà que tout cela était dit de ce Dieu qui demandait d'être son Fils, et le « Fiat » qu'elle murmura fut la brisure.

Notre Dame des glaives !

Sept glaives transpercèrent Marie, et le premier fut cette prophétie du prêtre Siméon, qui entra dans son âme et en fit une fontaine d'amertume. Dès lors plus de joie. Son Fils n'était plus à elle, il appartenait aux pécheurs et à la colère de son Père. Elle n'en avait plus que la garde jusqu'à l'heure du sacrifice, et c'était elle, la mère, qui devait l'offrir !

Mais Marie, dans sa souffrance qui était un océan d'eaux amères, resta paisible et sans murmure, et son cœur ne fut plus que des blessures, qui entraînaient les unes dans les autres sans jamais s'envenimer.

Puis elle s'achemina de douleur en douleur, qui allaient toutes à la plus grande, celle du Calvaire et de la sépulture du Christ.

Et Dieu cueillit avec un amour ineffable ce septième fruit de sang que lui offrait Marie, et la fit Mère des pécheurs, comme Jésus qui se mourait sur la croix, l'avait faite Mère de tous les hommes, car Marie avait bien compris que, dans Jean, le Christ lui donnait tous les hommes pour être ses enfants.

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs.

C'est le temps où l'on cueille les fruits dans les champs. Parfois, Dieu cueille aussi des âmes; âmes pures qu'il veut embraser de son amour, âmes ingénues; et c'est d'une âme ainsi, qu'on fête au monastère, la venue. Dieu, pour faire sa cueillette, prit un ange, le gardien de l'âme, et lui dit : « Va, veille que la fange ne me prenne cette âme et fais qu'elle soit mienne ». L'ange partit, veilla, pria et dit à l'âme : « Dieu te veut » ; et l'âme entendit Dieu. Elle quitta toute chose et voulut la retraite profonde, pour se préparer le grand jour des cieux. Et c'est pourquoi l'on voit des fleurs en masse sur le maître-autel, les reliquaires d'or, les chandeliers d'argent, et dans les stalles du chœur, des moines qui prient pour ce jeune homme, ce tout jeune homme qui veut donner sa vie, fuyant l'horreur sensuelle des villes, le flot des foules avides, étreint du désir fou comme celui du Golgotha, de s'immoler à tout et de mourir moine oublié. Mais à l'autel, l'office en est à ce moment que l'on dit l'offertoire, et pour qu'avec le prêtre élevant le calice on l'offre en hostie agréable, l'élu s'avance, et l'Abbé quitte sa stalle, prend la chape d'honneur, toute gemmée de bleues et rouges fleurs, et monte à la chaise abbatiale entouré de ses diacres.

Et le chœur s'illumine de tous ces prêtres couverts d'or, de l'or des prêtres en dalmatiques, de l'or des prêtres en tuniques.

L'élu s'agenouille et prie dans son humilité :

« Seigneur Dieu, Seigneur Roi, j'ai crié vers vous, vous avez entendu ma voix. Que ma vie Seigneur soit à votre louange ; et mon cœur et mon âme ; et mes rires et mes larmes ; et mes souffrances plus que mes joies, car la vie est plus souffrances que joies. Vous m'avez sauvé de la mort de tous ces morts qui marchent dans le monde, qui sont sans vie parce qu'ils ne vivent pas en vous, l'Eternel. Maître, vous m'avez fait libre de ce monde qui suffoque et qui étouffe l'âme, et la fait son esclave, et la sèche, et la tue. Et parce que vous m'avez fait libre Seigneur, je choisis de n'être pas libre et je veux obéir, Seigneur.

Et parce que vous m'avez écarté de l'impureté, de cet ulcère puant qui ronge l'âme et l'agonise, qui fait d'elle un amas de croûtes puantes, et qui fait que l'ange si vous ne lui commandez d'aller à elle, se voile et fuit d'horreur loin de cette âme qui est impure de cette dégoûtante, de cette sale impureté. Et parce que tout cela, et parce que vous m'avez voulu pur, je choisis d'être pur, Seigneur.

Et parce que vous êtes né pauvre et que vous n'avez pas eu où reposer votre tête fatiguée ; et que votre tombeau n'était pas le vôtre ; et parce que Seigneur, vous m'avez donné de n'être pas riche, et que vous m'avez donné l'épreuve et la pauvreté, je choisis d'être pauvre, de n'avoir rien qui soit mien, pas même après ma mort le cercueil, que nous ont laissé les morts d'avant, et qui servira aux morts qui mourront après moi, pas même le cercueil, Seigneur. Je serai pauvre jusque dans mon enterrement, comme vous Seigneur, jusque dans le tombeau qui n'était pas le vôtre ; la Pauvreté, la très sainte, la très pure Pauvreté.

Quand il eut fini cette prière l'Elu leva sa tête, et dit à l'Abbé, au Père : « Mon Père, je fais vœux à vous qui représentez, ici, Dieu, d'obéissance, de pureté et de très parfaite pauvreté. »

Et les moines dans les stalles du chœur, se levèrent, la messe finie, et chantèrent le « Te Deum » pour louer Dieu qui prenait cette vie, qui l'unissait à l'Offrande, la seule pure, la seule grande, à l'Infinie Offrande, à celle qui sera éternellement l'Infinie, au Christ Hostie.

Jacques du MARTOLET.